

Marcel Bracq

Shalimar

Nouvelle



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 26-10-2005

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservés l'usage privé du copiste et non destinés à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Extrait

Elle arrivait de sa ville au train de 9h34, courait attendre sur le quai n°1 le Tgv qui amenait son amant de l'autre ville, sept minutes plus tard exactement. Ils se plongeaient dans les bras l'un de l'autre, et buvaient à pleine bouche leur joie de se retrouver jusqu'à ce qu'elle dise: "Viens allons chez nous".

Chez eux, c'était une baraque en bois au milieu du jardin public. En fait, une buvette qui ne fonctionne que de juin à septembre. Et encore, certaines années elle ouvre plus tard ou ferme dès les derniers jours d'août. Tout le reste de l'année elle reste fermée. Il y a un bassin tout près. Au milieu, la statue d'une femme nue en bronze dans une pose de danseuse guide un jet d'eau vertical. Une partie de l'hiver la glace l'habille et tout n'est alors plus que silence blanc et feutré. Les quelques colverts qui font la joie des enfants l'été se taisent aussi, réfugiés sur une sorte d'îlot protégé par un rideau de roseaux.

Le premier jour qu'ils aperçurent la baraque, le cadenas d'un volet n'était pas verrouillé. Ils étaient entrés d'abord par curiosité, avaient trouvé le lieu à leur goût et depuis, y revenaient. La pile de coussins leur servait à se faire une couche en les étalant sur le plancher. Quand le jour était froid il allumait l'appareil de chauffage monté sur une bouteille de gaz.

Ils repartaient ensuite dans leur ville respective. Elle, par le train de 17h04, lui par celui de 17h17.

C'était ainsi un lundi sur deux, depuis trois ans.

Ce rituel n'avait que deux exceptions: les vacances scolaires, et la grève des fonctionnaires de la SnCF.

S'il avait existé un train en partance de chacune de leur ville qui arrivât à la même seconde dans la ville-inconnue-refuge-de-leur-amour, ils en eussent été ravis, rassurés à l'idée même que les trains participaient aussi à la cabale céleste qui les poussaient l'un vers l'autre depuis tant de temps. Qu'un train pût les ramener chez eux aussi à la même heure les eût comblés, tant ils croyaient aux signes, aux symboles, aux superstitions. Ils demeuraient à l'affût de tout ce qui pouvait les conforter dans leur amour clandestin.

Ils marchaient un moment dans le jardin public en essayant de dénommer chaque arbre, chaque arbuste, chaque plante ou fleur qu'ils rencontraient.

Marcel Bracq

Je vis, j'écris et un jour je serais mort. L'histoire d'une vie quoi!

Shalimar

Parfois envoûtante, parfois agaçante chacune des nouvelles nous plonge dans un univers de secrets, d'actes manqués, de non-dits où la sensualité et la quête de l'amour poussent des hommes et des femmes à se mettre en danger. Rencontres inutiles ou ultimes, rendez-vous de la dernière chance ou promesses d'un amour à venir. Qui sait ? Ne pas se fier aux dialogues faussement zen, ni au faux semblants du romantisme. Chaque fois qu'une rencontre échoue l'homme ne peut s'en prendre qu'à lui-même. A ses préjugés (Un temps de chien), ses intégrismes (Shalimar), ses lâchetés (Les anonymes du jardin public), ses rêves ambigus (Désirs amazoniens)